

Le théâtre d'ici s'exporte ailleurs

Marc O'Sullivan

Number 31, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

O'Sullivan, M. (1984). Le théâtre d'ici s'exporte ailleurs. *Liaison*, (31), 73–74.

Ontarie, le Québec se fout de ta gueule

par

Daniel Marchildon

Des Québécois ont souvent reproché aux Ontariens de mal parler le français. C'est vrai. Un examen de notre niveau de langue et de sa qualité par rapport à un français dit « international », correct (bien que la notion même d'une telle langue reste contestée), révélerait que le parler des Franco-Ontariens regorge d'anglicismes et d'impropriétés.

Mais les Québécois ont tort de formuler un tel jugement à l'égard de notre langue, quand ils se réfèrent au français du Québec comme standard de comparaison. L'émission *Sept heures bonhomme*, animée par Jean-François Doré et, à l'occasion, Anne Poliquin, et diffusée le soir sur semaine au réseau national de Radio-Canada, m'inspirait cette réflexion. J'écoutais l'animateur parler « de prendre une p'tite drive » et « d'aller aux vues » ; sa collaboratrice de : « kids », « jokes », « taper des choses sur une machine vidéo » et « un grand show de quatre bands ».

Ces impropriétés, les animateurs les glisseraient-ils sur les ondes pour mettre l'ensemble des francophones hors-Québec — qui « parlent mal » — à l'aise en écoutant leur radio nationale? *Sept heures bonhomme*, une production montréalaise, traite d'actualités dans le rock francophone et anglophone mais se limite presque exclusivement à parler des événements à Montréal. L'émission ignore autant le reste du Québec que le Canada, donc même les anglicismes sont ceux de Montréal. Or dans l'Outaouais, les inexactitudes linguistiques sont distinctes mais non pas pour autant moins nombreuses. Et c'est, je crois, le cas dans bon nombre d'endroits au Québec. Les Québécois ne s'expriment pas de façon uniforme d'une région à l'autre, ni nécessairement « bien », ou encore, mieux, dans l'ensemble, que les Ontariens.

D'ailleurs, ce snobisme linguistique, ce « vous-parlez-mal-parce-que-vous-ne-parlez-pas-comme-nous », les Français le reprochaient aux Québécois il n'y a pas si longtemps. C'est un défaut dont j'ai été coupable, du moins dans mon for intérieur. Je me souviens de ma réaction horrifiée (issue de mon purisme), quand j'entendais parler deux jeunes Acadiens que j'avais hébergés quelques jours. J'ai mûri depuis. . .

Cette tendance de certains membres des grands groupes linguistiques (pas seulement les francophones, mais par exemple, les Anglais par rapport aux Américains, ou même les nordistes par rapport aux sudistes aux États-Unis) à qualifier d'inférieurs les autres qui partagent leur langue, résulte d'une sorte d'insécurité collective, voire d'une forme de nationalisme : « Le nationalisme est presque toujours l'expression involontaire d'un exclusivisme et d'un snobisme culturels » (Des Amérindiens de deuxième ordre, Jamake Highwater, *Liaison* n° 29). Bref, le syndrome du Eux et du Nous.

Bien des Québécois en sont là. En se distançant du reste du Canada, ils ont aussi voulu se scinder de nous. Or,

ils oublient qu'une langue sert avant tout de véhicule de communication et n'est donc pas la propriété exclusive de qui que ce soit.

J'ai un copain à Penetang qui a été assimilé, mais qui a recommencé à me parler en français. Il cherche souvent ses mots, commet de graves erreurs syntaxiques, entre autres. Mais, puisque je le comprends, cela ne me fait rien. Lui aussi se comprend maintenant : il a surmonté son complexe d'infériorité linguistique, et moi celui de la supériorité linguistique.

S'exprimer est plus important que « bien » parler, surtout quand ce qualificatif se fonde sur des critères inspirés par le chauvinisme.★

Le théâtre d'ici s'exporte ailleurs

par

Marc O'Sullivan

La saison théâtrale 1983-1984 prend fin et j'en profite pour souligner un phénomène important qui a marqué le théâtre professionnel cette année. Il s'agit de la percée, au Québec, du théâtre franco-ontarien, grâce au succès de deux productions : *l'Inconception* de Robert Marinier et *Nickel* d'Haentjens-Dalpé.

l'Inconception revêt une grande importance du fait que c'est la première pièce franco-ontarienne produite par le Théâtre français du Centre National des Arts, dans le cadre de sa saison régulière. De plus, la pièce fut présentée à Montréal, au Théâtre d'Aujourd'hui, où elle a reçu des

FÉDÉRATION DES GUIDES FRANCO-ONTARIENNES

435, rue Notre-Dame, pièce 210
Sudbury, Ontario
P3C 5K6

Tél. : (705) 673-1414



ASSEMBLÉE DES CENTRES CULTURELS DE L'ONTARIO

7, rue Aurora
Kapuskasing, Ontario
P5N 1S6
(705) 335-3755

Florent Binet
président

Denis Bertrand
secrétaire général

critiques très favorables. La production, au CNA et à Montréal, de *l'Inconception* a suscité des retombées bénéfiques : couverture de presse, impact auprès d'un grand public et identification d'une nouvelle « vedette », c'est à dire Robert Marinier.

Si l'honneur d'avoir amorcé la percée du marché québécois revient à Robert Marinier, la distinction d'être la première troupe franco-ontarienne à se produire à Montréal revient au Théâtre du Nouvel-Ontario, qui a présenté *Nickel* à la salle Fred Barry pendant deux semaines. Le TNO étonnait de par l'envergure de cette production ambitieuse et de par l'enjeu que représente l'auto-production d'un spectacle à Montréal. Mais le pari est gagné : la critique et le public ont bien accueilli la troupe de Sudbury et le bilan de cette première expérience est positif.

Outre le talent et la détermination des artistes impliqués, il faut souligner le rôle important qu'a joué le Théâtre français du Centre National des Arts dans le succès des productions mentionnées ci-haut. Que ce soit à titre de producteur ou de co-producteur, le CNA contribue au développement des troupes, des dramaturges et des pigistes de l'Ontario, surtout lorsqu'il s'agit de faire le « saut » au Québec.

Si *l'Inconception* et *Nickel* retiennent particulièrement l'attention, ce n'est pas au détriment des autres tentatives d'introduction au Québec. Rappelons qu'il y a deux ans, *Strip*, de Caron-Trudel-Haentjens était présenté à Québec et à Hull ; cette année, *La contre-nature de Chryssippe Tanguay*, écologiste de Michel-Marc Bouchard a connu un grand succès à Montréal, après avoir été produit à deux reprises à Ottawa.

Depuis longtemps, tous les « experts » reconnaissent que le salut du théâtre professionnel d'ici sera assuré quand il pourra se produire, avec succès, au Québec. De telles initiatives rehaussent l'attrait des troupes auprès des agences gouvernementales, des acheteurs de spectacles et du grand public. Finalement, n'oublions pas que la reconnaissance, au Québec, de notre théâtre est une première étape vers d'éventuelles tournées européennes.★

Mine de rien, bis

par

Paul-François Sylvestre

Laissez l'été suivre SON COURS

COURS D'ÉTÉ-JOUR
à l'Université d'Ottawa

Renseignements:
Service du registraire
550 rue Cumberland
Ottawa (Ont.)
K1N 6N5
(613) 231-3923



Le gouvernement de l'Ontario vient de recevoir le rapport du Comité spécial pour les arts, présidé par l'avocat Robert Macaulay. C'est un document de 480 pages qui fait le point sur les relations entre le gouvernement et les arts en Ontario. Les membres du comité (aucun francophone) passent en revue tous les secteurs de l'activité culturelle contemporaine, depuis les installations jusqu'au financement, en passant par les infrastructures de demain.

A première vue, le lecteur franco-ontarien reste étonné. On fait mention de diverses études (commission Massey, par exemple) et de diverses réalisations (Festival de Stratford, par exemple), mais on passe sous silence les rapports Saint-Denis et Savard sur les arts en Ontario français, comme on ne dit rien des réalisations culturelles ontariennes (Prise de Parole, par exemple).

Le document soumis au ministre des Affaires civiles et culturelles est truffé de citations, en exergue au début des chapitres ou ici et là dans le texte. On cite tantôt un artiste, tantôt une institution culturelle. Encore une fois, les auteurs du rapport ignorent les créateurs franco-ontariens. Pourtant, près d'une cinquantaine d'artistes ou d'organismes ontariens ont soumis des mémoires.

La question franco-ontarienne occupe une bien mince part dans ce rapport: deux paragraphes et une recommandation (les francophiles ont droit, eux aussi, à deux paragraphes!).

Enfin, parmi le personnel de soutien et les chercheurs-conseils, on retrouve un seul francophone : Léopold Lacroix. Dire que plusieurs croyaient révolu le temps du Franco-Ontarien de service dans les hautes sphères de l'administration et de la recherche gouvernementales!

Qu'on se le dise, on n'est jamais mieux servi que par soi-même! La culture, tout comme l'éducation, ça nécessite une gestion homogène. Ne croyez-vous pas?★